

Bulletin **INFORMELLES**

vol. 10, numéro 1 Été 1996.

INFORMELLES

Femmes et

environnement



Éditorial.....3

Les femmes et l'histoire

L'écoféminisme a-t-il des racines historiques ?.....4

L'écoféminisme

Faut-il adhérer à l'écoféminisme ?.....6

L'agriculture biologique à la croisée du
progressisme et du conservatisme.....8

Entrevue

Colette Anseau.....10

Les femmes ici, les femmes ailleurs

Carnet d'Afrique.....12

Les femmes et le mythe de la déesse

Les mythes de la déesse dans l'écologie.....15

Les arts

La conscience écologique dans la création artistique
ce qu'en disent, ce qu'en font les femmes.....17

« Les femmes et le mythe de la déesse » ?.....19

Crédits

Informelles a été réalisé par le Centre des femmes de l'Estrée

Comité de rédaction : Yolande Grégoire
Isabelle Doutrelou
Danielle Tremblay
Nicole Charette

Mise en pages : 

Impression : Multicopie Estrie

3^e trimestre 1996

Toute correspondance doit être envoyée au :

Centre des femmes de l'Estrée
C.P. 141, succursale Place de la Cité,
Sherbrooke (Québec) J1H 5H8



Syndicat de l'enseignement de l'Estrée

Les femmes comptent pour 52 % de la population du Québec. Au Syndicat de l'enseignement et à la Centrale de l'enseignement du Québec, elles sont 66 %.

La place des femmes au SEE et à la CEQ a toujours été une question importante. L'origine même de notre Centrale est le fruit de la lutte politique, sociale et économique des institutrices rurales qui se sont organisées autour de Laure Gaudreault.

De plus, au SEE comme à la CEQ, l'éducation relative à l'environnement est priorisée.

Centre de documentation

sur l'éducation des adultes et la condition féminine

COÉACF, 110, rue Ste-Thérèse, bureau 101

Montréal (Québec) H2Y1E6

Téléphone: (514) 876-1180

Je me souviens de chaudes matinées estivales où je cueillais des framboises avec ma mère. J'ai aussi, toujours avec elle, équeuté des tonnes de petites fraises des champs. C'est elle qui m'a enseigné à cultiver la ciboulette (avec des petites « patates nouvelles » c'est délicieux). C'est elle également qui m'a offert deux poiriers quand je suis devenue l'heureuse propriétaire d'une maison de campagne.

La nature, l'environnement, si on veut, c'est ma mère qui me l'a fait découvrir et apprécier. Je pense avoir fait la même chose avec mes enfants. Je leur ai permis de connaître et d'aimer le milieu naturel qui nous entoure. Les randonnées en vélo, en canot ou à pieds, la baignade, la cueillette de petits fruits sont devenues des activités familiales privilégiées.

Il ne faut pas conclure pour autant que femme et nature vont de pair, car cela pourrait impliquer que les femmes n'ont pas accès à une identité au-dessus du monde naturel comme le souligne Yolande Thibault. Cela pourrait également confiner les femmes à leur rôle de mère et aux tâches ménagères qui lui sont associées. Carole Caron souligne d'ailleurs que la nostalgie traditionaliste, très présente dans le milieu écologiste, est dangereuse pour les femmes.

Il n'en demeure pas moins que les femmes sont sensibles à leur environnement et qu'en général elles le respectent tout en y prenant part. Les propos de Colette Anseau nous permettent de constater sa profonde admiration du milieu naturel. Le retour dans plusieurs groupes écologistes du culte de la déesse mère, les oeuvres récentes à saveur « écologique » de plusieurs artistes démontrent un intérêt manifeste pour cette idéologie.

Nous vous proposons donc un numéro d'Informelles pour le moins dérangent, qui force à réfléchir et à réviser certaines positions sur l'écoféminisme et même sur l'écologie en général. Un numéro qui vous permettra de découvrir, grâce au carnet de voyage de Carole Tatlock, un milieu naturel un peu moins familier : le Togo.

Bonne lecture

Nicole Charette

Lécoieitiinisme a-t-il des racines historiques?

Micheline Duinont

On est tellement habitué à associer les féministes d'autrefois à la lutte pour le droit de vote qu'on oublie à quel point l'éventail de leurs revendications était large. Leur agenda politique était singulièrement semblable au nôtre, mais ces questions-là ne sont guère connues. Il faudra bien un jour écrire une histoire du féminisme à l'intention des jeunes femmes.

Lorsque les premiers mouvements de femmes se sont organisés, il y a plus d'un siècle, [quand je pense que plusieurs croient que le féminisme a commencé en 1975...] ils étaient liés à plusieurs fronts de revendications: l'antiesclavagisme, les mouvements socialistes, le grand mouvement de réforme sociale, le développement de la démocratie, la lutte contre l'alcoolisme. De tous ces mouvements, celui qui proposait les analyses qui rejoignaient le plus de femmes était sans contredit le mouvement de la réforme sociale.

Le mouvement féministe du siècle passé était majoritairement un mouvement des femmes blanches de la classe moyenne. Aussi était-il influencé par les idéaux et les préjugés, [il faut bien le dire], de cette catégorie sociale. Hier comme aujourd'hui, le mouvement féministe n'était donc pas unanime. D'un côté, les femmes qui endossaient une affirmation presque révolutionnaire: le crime, la maladie, la pauvreté, l'alcoolisme n'ont pas des causes naturelles mais sociales. De l'autre, les femmes, moins nombreuses, qui croyaient au darwinisme social, qui estimaient que les groupes sociaux, comme les espèces, étaient plus ou moins évolués. On retrouve ici le fameux débat NATURE\CULTURE, si important dans l'analyse féministe. Comment ne pas voir là une filiation directe.

C'est justement dans le premier groupe, celui des réformistes, qu'on a proposé les premières thèses dites « environnementales »: c'est le milieu social qu'il faut changer, si on veut corriger un problème social. C'est pourquoi les femmes de cette époque sont si nombreuses à promouvoir le lait maternel, l'air pur, les espaces verts, les parcs, les mesures sanitaires, l'hygiène. Contre les ténors du capitalisme triomphants de l'époque, elles soutiennent que la politique et l'économie doivent se préoccuper des plus démunis et des milieux de vie. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles réclament le droit de vote, afin que des femmes puissent modifier les politiques officielles.

On sait que la politique internationale du début du XX^e siècle est venue bouleverser les cadres de ces revendications. La guerre de 14-18 a mis une sourdine aux revendications féministes. Plusieurs pays occidentaux ont accepté le suffrage féminin. La révolution russe de 1917 a incité les pays occidentaux à adopter des politiques sociales, dans la crainte que le modèle soviétique ne se répande un peu partout dans le monde. Ils ont établi les bases de ce qu'on a appelé PÉtat-Providence. Et, comme l'a démontré Françoise Thébaud dans le dernier volume de la *série Histoire des femmes*, on a assisté un peu partout à la nationalisation des femmes. Autrement dit, les États ont tenté de mobiliser les femmes pour les différentes causes nationales en adoptant des lois qui répondaient, en partie, aux revendications des féministes du siècle précédent.

Mais ces politiques dites sociales ont été fortement teintées de « natalisme ». Ne fallait-il pas combler le vide démographique causé par l'hécatombe de la « der des der », la grande guerre de 14-18? C'est alors que de nouvelles revendications ont été formulées explicitement par les nouvelles leaders féministes: le droit à la contraception, qu'on appelait alors la maternité consentie, et la transformation de la législation

contre l'avortement. Des femmes, comme Margaret Sanger aux États-Unis, ou Nelly Roussel en France, se sont faites les championnes du planning familial. Elles figurent parmi les premières théoriciennes de la menace de la surpopulation. Nelly Roussel proposait aux femmes « la grève des ventres ». Les femmes pacifistes étaient aussi nombreuses à lier la question de la paix à celle de la contraception. À quoi bon faire des enfants, si c'est pour les envoyer se faire charcuter à la guerre?

Encore une fois, la politique internationale vient bouleverser les actions des mouvements de femmes. Depuis la fin des années 1960, de nouvelles analyses féministes sont apparues. Cette fois, les femmes établissent des liens directs entre le capital qui exploite les ressources de la nature et le patriarcat qui contrôle la sexualité et le travail des femmes. Shulamith Firestone, une Canadienne d'Ottawa, publie *The Dialectic of Sex, the Case for Feminist Revolution* aux Éditions Morow, en 1970; Françoise d'Eaubonne publie *Le féminisme ou la mort*, en 1974. Des groupes qui relient le combat des femmes à celui des écologistes se constituent un peu partout. Des chercheuses approfondissent les traces des cultes anciens à la Grande Déesse, porteuse de vie. D'autres examinent les rapports des femmes du tiers-monde à la fécondité.

De nouveau, la vieille dichotomie NATURE\CULTURE devient le centre de la discussion. Le rapport des femmes à la nature est-il différent parce que les femmes ont un utérus? Ce rapport n'est-il pas socialement construit comme tous les autres? La réflexion se poursuit pendant que les femmes tentent d'éviter le piège de l'essentialisme et constatent que le combat écologique, comme presque tous les autres, est en train d'être récupéré par les forces d'une vieille tradition androcentrique.



Ci C'EST CHEZ NOUS !

En 1993, le Conseil régional de l'environnement de l'Estrie (CREE) concevait un programme de sensibilisation au développement durable et au respect de l'environnement intitulé *Estrie Zone Verte*.

La particularité de ce programme consiste en une charte environnementale soigneusement élaborée en tenant compte des ressources et des possibilités du milieu dans les domaines industriel, commercial, communautaire, institutionnel, etc. Les principaux critères de cette charte s'appliquent autant que possible dans un esprit constructif et d'émulation. Chaque entreprise ou organisme qui adhère aux objectifs en réalisant des projets innovateurs voit ses efforts soulignés et récompensés publiquement.

Les responsables de la charte au CREE cherchent donc à rendre les politiques environnementales désirables en stimulant le sentiment d'appartenance et de fierté et en valorisant la distinction par l'action concrète. Déjà plusieurs partenaires ont été félicités: groupes communautaires, entreprises rénovées selon plusieurs critères «verts», projets scolaires, nouveaux services municipaux et en petite entreprise. Un dossier à suivre...

Pour plus de renseignements, communiquez avec le CREE au (819) 821-4357

Les trois principes directeurs de 1*écoïéminisme: une approche globale «holistique» des modes de vie ; une reconnaissance de l'interdépendance de toutes les formes de vie? 1 importance de systèmes politiques et économiques non hiérarchiques où toutes les personnes humaines se valent dans leurs différences et où les autres créatures vivantes sont respectées dans l'intégralité de la terre.

(Nathaly Gannon)

Faut-il adjoindre à l'écoféminisme ?

Jfölandc Grégoire

Depuis quelques années, l'écologie et l'environnement prennent de l'importance. Et pour cause, la terre se meurt. Ses habitants sont en sérieuses difficultés. Selon certains, nous avançons à pas de tortue soit vers la destruction de la planète, soit vers une lente amélioration qui dérange les sociétés industrielles et capitalistes. Changer de vitesse paraît dangereux, peu importe la direction qui est prise.

Mais d'ajourd, qu'est-ce que l'écologie ?

Oikos signifie maison, habitat ; et *logos* signifie discours ou raison. Il s'agit donc d'un discours, d'une discipline concernant l'habitat. Plus précisément, l'écologie est « l'étude des milieux où vivent et se reproduisent les êtres vivants ainsi que celle des rapports de ces êtres avec le milieu ». Pour sa part, le féminisme est une « doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société. » Mais le féminisme est plus encore. C'est un mouvement qui veut mettre fin à une oppression sexuelle et qui tente d'éliminer ce qui peut contribuer à maintenir la domination ou la subordination des femmes. Il s'agit de créer un monde dans lequel la différence n'engendre pas la domination. Pour Warren, le féminisme devrait inclure l'écoféminisme qui peut fournir un modèle conceptuel pour développer une éthique environnementale, féministe distincte.

Pour ce qui est du terme écoféminisme, il a été utilisé par Françoise d'Eaubonne en 1974. Elle voulait alors faire prendre conscience de la capacité des femmes à faire advenir une révolution écologique. Pour Michel Jurdant, l'écoféminisme semble être une synthèse du féminisme politique

et de l'écologisme. L'écoféminisme dépasse les aspects spécifiquement féminins pour un projet plus global qui serait un nouvel humanisme. Tout comme les écologistes, les féministes s'opposent à toute forme de domination, d'oppression ou d'exploitation. Pour une définition plus juste de l'écoféminisme, nous citons Ferry qui, lui-même, cite une protagoniste de ce mouvement :

J'utilise le terme écoféminisme pour désigner une position fondée sur les thèses suivantes : il existe des liens importants entre l'oppression des femmes et celle de la nature ; comprendre le statut de ces liens est indispensable à toute tentative de saisir adéquatement l'oppression des femmes et de la nature ; la théorie et la pratique féministe doivent inclure une perspective écologiste ; les solutions apportées aux problèmes écologiques doivent inclure une perspective féministe.

Ces définitions concernant tant les mouvements féministes que les mouvements écologistes peuvent nous décourager devant une adhésion possible. Quel mouvement est le plus adéquat ? Il y a urgence dans les actions à tenir.

Voyons ci abord pour quelles raisons nous déclinierions l'adhésion à l'écoféminisme

Nous avons deux craintes face à l'écoféminisme : l'association de la femme à la nature et la vision globale. Plusieurs présentent le premier danger : trop s'associer à la nature, nous dit Cuomo, équivaut à s'y identifier. Se peut-il que la femme n'ait pas accès à une identification au-dessus du monde naturel comme cela est possible pour l'homme ? Kettel abonde dans le même sens : pour elle, cette association est

dangereuse, simpliste et ethnocentrique quant au bien-être et à la participation des femmes aux décisions environnementales. À cet égard, Ferry dit « affirmer que la femme est plus "naturelle" que l'homme, c'est nier sa liberté, donc son appartenance pleine et entière à l'humanité. » Même si cette symbiose de la nature et de la femme inspire un discours écologique authentique, il est dangereux de croire que le salut ne puisse venir que des femmes sous prétexte qu'elles n'ont pas rompu avec la nature.

Le deuxième danger concerne cette tendance à une vision globale, unitaire. L'unité dans la diversité n'est-elle pas difficile à vivre ? Qui ou quelles qualités deviennent invisibles quand l'unité est favorisée comme objectif politique ? Comment associer unité des buts et des pensées avec des perspectives différentes ? Une vision globale ne risque-t-elle pas de nous faire oublier les minorités ou pire encore, de les assimiler à un tel point qu'elles disparaîtraient ? Nous reconnaissons cependant que le discours de Carolyn Merchant, au sujet de l'holisme, vient diminuer nos craintes. Il s'agit de comprendre que le tout et les parties s'influencent, se déterminent l'un l'autre en même temps que leurs caractéristiques individuelles semblent plus ou moins se fondre l'un dans l'autre. Ainsi, chaque partie a une égale valeur et contribue au bon fonctionnement du tout.

Voyons maintenant ce qui pourrait motiver notre adhésion à l'écoféminisme

En premier lieu, il y a les principes de la subordination, de la domination et de l'exploitation des femmes, des faibles, des minorités et de la nature ; ensuite, il y a des tentatives pour renverser les perspectives, les convictions et les attitudes. Selon Armstrong, l'écoféminisme fusionne la transformation du féminisme de l'intérieur

et apporte une nouvelle vision des êtres humains et de la nature. Même si le féminisme a provoqué des changements au plan de la quantité et de la qualité des dialogues et des discussions, nous arrivons aujourd'hui devant une crise de notre développement comme espèce. En détruisant d'autres espèces pour nous faire une place, nous nous détruisons nous-mêmes. Aussi, le féminisme n'a pas réussi à atteindre toutes les institutions sociales. De plus, les environmentalistes, malgré plusieurs batailles, n'arrivent pas à obtenir un consensus social assez important pour opérer des changements dans les prises de décisions à tous les niveaux.

Quant à l'écologie, elle a besoin, comme science, du féminisme pour contrebalancer sa vision du monde automatiquement myope et qui a été influencée par le développement scientifique. Le féminisme fait prendre conscience combien la pensée patriarcale contribue à la destruction environnementale. À la base du problème écologique se trouvent les structures du pouvoir capitaliste et patriarcal. Ainsi, il y a des hommes et des femmes qui s'insurgent contre la détérioration irréversible de la planète et qui dénoncent la civilisation industrielle qui surexploite pour une surconsommation.

De plus, un écoféminisme associé aux tiers-mondistes peut démontrer la capacité des femmes à « ménager » la nature pour permettre de vivre un véritable développement durable. D'après Franklin, les valeurs et les pratiques des structures non hiérarchiques sont familières aux femmes : modèle coopératif, famille, ferme, école. Cette façon du « prendre soin » inclut la notion d'égalité. Un écoféminisme ne peut que profiter de cette tendance favorable à la paix et ainsi sortir du modèle du gain privé ou national. Parce que le modèle mécaniste qui a légitimé la révolution industrielle a eu des effets désastreux sur la diminution des ressources et l'augmentation de la pollution, il perd de son efficacité.

Adhérer ou non à l'écoféminisme ? Peu importe le choix. Comme le dit si bien Françoise d'Eaubonne : « La nature de la crise, c'est la crise de l'homme lui-même,

de sa société, de la profonde pathologie de son rapport à l'environnement qui reflète si bien son rapport au féminin. »

Puisqu'il y a un choix à faire, puisqu'il ne faut plus tarder à agir, nous choisissons d'adhérer à l'écoféminisme, quitte à risquer une certaine polarisation. Nous croyons qu'il vaut la peine de lutter contre toute oppression : qu'elle soit dirigée contre la femme ou les minorités ou encore contre la nature. Les tiers-mondistes nous aident dans notre réflexion puisqu'ils peuvent démontrer combien il est possible d'utiliser la nature pour notre survie à la condition d'y porter tout le respect que nous lui devons. Plus que tout, nous pensons, avec Cuomo, qu'il y a un certain dualisme dans la pensée. Comme il y a le yin et le yan dans la pensée orientale, il y aurait la pensée rationnelle et la pensée intuitive. L'une ne domine pas l'autre. Il faut plutôt se demander ce que nous manquons lorsque nous utilisons la pensée rationnelle et vice versa. Peut-être que l'écoféminisme nous permettrait de réunifier le féminin et le masculin en chacun de nous ? Nous formulons le souhait que l'humanité permette à la terre de nous porter encore longtemps...

Références

- ARMSTRONG, Luanne (1993). « Connecting the Circles, Race, Gender, and Nature », *Canadian Woman Studies*, Spring, vol. 13, n° 3.
- CUOMO, Christine, J. (1992). « Unravelling the Problems in Ecofeminism- », *Environmental Ethics*, vol. 14, n° 4, p. 351-363.
- D'EAUBONNE, Françoise (1980). « La nature de la crise », *Sorcières, les femmes vivent la nature assassinée*, Paris, Garance, n° 20, p. 66-71.
- D'EAUBONNE, Françoise (1974). *Le féminisme ou la mort*, coll. Femmes en mouvement, éd. Pierre Horay, Paris, 275 p.
- FERRY, Luc (1992). *Le nouvel ordre écologique : l'arbre, l'animal et l'homme*, éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 277 p.

FRANKLIN, Ursula (1988). « Peace : A Necessity for an Equal Society », *Canadian Woman Studies*, Spring, vol. 9, n° 1, p. 20-22.

GAGNON, Nathaly (1989). « Féminisme et écologisme : quand le cynisme n'est plus de mise... » *Critiques socialistes*, n° 5, p. 67-81.

JURDANT, Michel (1988). *Le défi écologique*, éditions du Boréal, Montréal.

KETTEL, Bonnie. « New Approaches to Sustainable Development », *Canadian Woman Studies*, vol. 13, n° 3, p. 11-14.

MERCHANT, Carolyn (1990). *The Death of Nature : Women, Ecology and the Scientific Revolution*, Harper and Row.

WARREN, Karen J. (1990). « The Power and the Promise of Ecological Feminism », *Environmental Ethics*, Summer, vol. 12, n° 2, p. 125-146.

**Merci à Informelles
de nous communiquer
ce qu'elles pensent.**



**Gaston Leroux
député fédéral
de
Richmond-Wolfe**

Mous avons besoin d'un renversement des valeurs dominantes et de la victoire du féminisme; nous avons besoin d'une révolution des cadres et des priorités économiques et d'une économie progressive; nous avons besoin d'une force pacifique pour une société Juste et une société de support; nous avons besoin d'une force sociale tendant librement vers la simplicité; nous avons besoin d'une action collective pour la reconstruction écologique (au sens large) de notre société.

(Patsy Malien)

L'agriculture biologique à la croisée du progressisme et du conservatisme

Carole Caron

L'agriculture biologique constitue l'un des fleurons du mouvement écologiste. Les femmes ont plus facilement investi, de façon autonome, dans ce type d'agriculture que dans l'agriculture dite conventionnelle, fort exigeante en capitaux. Comme tout mouvement social, l'écologie est sous-tendue de valeurs qu'il faut savoir décoder. Alors que le mouvement écologiste démontre une étendue idéologique parfois étonnante - de l'environnementalisme de Ducks Unlimited (groupe de chasseurs achetant des terres pour maintenir le stock de sauvagines) au gauchisme des Griinen allemands (parti écologiste) - le spectre des valeurs sous-tendant l'agriculture biologique devient, lui, carrément renversant.

Mon expérience de plus de six ans comme agro-biologiste, tant au Québec qu'en Europe, m'a fait rencontrer tout un éventail idéologique! Du plus pur progressisme, proche des valeurs féministes, à un traditionalisme archaïque, en passant par le courant *new age*, mon voyage dans l'agro-

biologie m'a démontré la grande place qu'y occupent les courants de pensée conservateurs, particulièrement vigoureux dans leur anti-féminisme. La nostalgie traditionaliste, très présente dans le milieu, confine les femmes à leurs tâches ménagères, sauf pour ce qui a trait au travail de la ferme. Les femmes à la maison, d'accord, en autant que le boulot de la ferme soit fait.

Familles nombreuses, division sexuelle du travail, code vestimentaire très marqué (surtout pour les femmes), tâches domestiques traditionnellement exécutées, peu ou pas de planification des naissances (sauf par symptothermie et même homéopathie! !), division sexuelle des rapports avec l'extérieure de la ferme (l'homme participe à un congrès alors que la femme assume la permanence), etc.

J'ai rencontré sur certaines fermes toutes les dimensions de l'oppression des femmes, les exigences de la vie paysanne justifiant le tout. Pourtant, il me faut recon-

naître que les femmes en agriculture dite conventionnelle se sont grandement émancipées au cours des 15 dernières années, et ce sans s'inscrire dans un mouvement social prétendument progressiste comme celui de l'agriculture biologique.

La présence importante de l'idéologie *new age* dans ce milieu explique en grande partie l'anti-féminisme d'une part malheureusement importante de l'agriculture biologique. Le terme anti-féminisme est bien sûr de moi : le *new age* est pour la Femme, pour la Famille, pour l'Harmonie (surtout pas de revendications) et, surtout, pour la NATURE, la MÈRE-NATURE. La clef de l'énigme est là : naturalisme ou écologisme? Tous les courants de pensée anti-féministe, s'inspirant autant de la religion que de la philosophie politique, justifient leurs idées par un naturalisme-«déflétrant» l'infériorité naturelle de la femme.

Selon moi, la véritable écologie tiendra compte de la place de l'être humain dans

l'ensemble des écosystèmes, qu'ils soient naturels, sociaux, ou politiques.

Or, le courant naturaliste, fondé sur une diversité spirituelle des plus étonnante, est très présent dans l'agriculture biologique. La plupart des spiritualités (toutes?) n'ont d'ailleurs jamais été les meilleures amies des femmes, comme on le sait. Trop souvent l'engagement écologiste se met au service d'une idéologie simplement nostalgique d'une époque où les rôles hommes-femmes étaient plus simples, plus près d'Adam et Eve...

La nostalgie d'un monde idyllique où tout semble plus simple et harmonieux est très présente dans ce milieu comme dans la plupart des milieux dits alternatifs. Mais la nostalgie est-elle un sentiment, une motivation qui doit guider notre recherche vers un monde plus juste? La connaissance de l'histoire est certes importante pour relever ce défi. Cependant, elle nous permettra davantage d'éviter de reproduire les vieilles erreurs du passé plutôt que de nous ramener, par voie de nostalgie, à de vieilles solutions dont la patine du temps est bien belle, de prime abord, mais finalement mitée au second regard.

Cette partie de ma vie m'a heureusement permis de rencontrer quelques femmes, extraordinaires, engagées dans l'agriculture biologique avec le goût de changer les choses, de faire progresser la société. Je me dois cependant de constater qu'elles étaient minoritaires, marginalisées par leur choix de relever le défi d'un métier non traditionnel dans l'un des derniers bastions machistes, mais également marginalisées dans leur refus de certaines tendances lourdes en agro-biologie.

À mon avis, le mouvement féministe doit être vigilant à l'égard de ces courants apparemment modernes, et *a priori* sympathiques, qui cachent sous leur vernis une nostalgie de la femme féconde et travaillante, soumise à «l'ordre naturel».

Tout ce qui est nouveau, n'est pas nécessairement moderne. L'esprit critique demeure pour moi la principale qualité de l'engagement féministe.

De plus en plus d'écoféministes voient le système patriarcal et capitaliste comme un système global d'oppression* Elues situent à la fois le combat des environmentalistes et le combat des femmes contre le rationalisme déshumanisant des lois explicites et implicites de la production industrielle. Dans nos sociétés de grande puissance comme au tiers-monde, le travail des femmes, conçu comme intermédiaire entre le monde naturel et la production industrielle, sert d'infrastructure au rôle économique dominant tenu par les hommes.

(Ariel Salleb)

marché d'aliments et produits naturels



grande ruche

815, rue Shor,
Sherbrooke (Quebec) (819) 562-9973

Femme de science, de sensibilité et de réflexion éthique, Colette Anseau, écologiste et professeure au Département de biologie de l'Université de Sherbrooke et chercheuse nous parle d'écologie et de féminisme. Danielle Tremblay l'a rencontrée.

I : Colette Anseau, tous ces termes: *écologie, écologisme, écoféminisme* vous interpellent-ils personnellement? Ces termes peuvent-ils s'appliquer de quelque façon à la chercheuse ou à la femme passionnée par les rapports avec la nature?

C.A. : J'aimerais d'abord préciser que dès le début de ma formation, dans les années 60, j'ai perçu l'écologie comme une discipline scientifique avant tout : la recherche fondamentale bien spécifique sur le fonctionnement des écosystèmes de notre environnement naturel. En 1977 environ, je me suis fait dire lors d'un congrès: «Si vous êtes écologiste, alors vous faites de la politique!» Je suis tombée des nues, car je n'avais jamais fait le lien entre tous ces mouvements «verts» et mes propres préoccupations scientifiques. Quant à l'*écoféminisme* vu comme une sorte de synthèse, je dois avouer que je ne me suis jamais vraiment penchée là-dessus. Si l'on veut parler de politique au sens large, pour moi le *féminisme* comme mouvement social, culturel et politique m'a toujours beaucoup plus emballée que *Yécologisme*, surtout certains mouvements purs et durs qui me paraissent suspects. Je dois dire que mes intérêts politiques font partie de ma vie de citoyenne ordinaire: je ne les théorise pas. Mais je me pose et je vous pose la question: c'est quoi *Yécoféminisme!*

I : Toujours une bonne question... nous avons découvert en somme dans nos recherches historiques, c'est que plusieurs femmes scientifiques ont lié leurs connais-

sances et leurs intuitions à des engagements politiques et ce, dès le début du siècle. Beaucoup de femmes cherchaient à transformer les rapports humains dans le pacifisme et le féminisme, mais aussi les rapports entre l'humanité et la nature au sens large. Qu'en pensez-vous?

C.A. : C'est certain que j'ai toujours été sensible, même toute petite, à la nature en nous et autour de nous, et à la façon dont les êtres humains cohabitent avec elle. C'est peut-être là l'origine de mon désir de mieux comprendre le milieu naturel en tant que tel, et donc de ma «vocation» scientifique. Cependant, le problème des rapports hommes-femmes me semble profondément différent du problème des rapports humanité-nature. J'ai moins de réticence à me qualifier comme féministe que comme écologiste au sens politique parce que les enjeux me paraissent beaucoup plus clairs dans le féminisme. Pour moi, le féminisme c'est la version moderne de l'humanisme, en tant qu'idéal personnel et collectif. J'adhère aux propositions égalitaires du féminisme, mais je vois mal comment les brancher à des courants écologistes pleins de variations entre l'extrême-gauche et l'extrême-droite politique.

I : Pour les écoféministes, le viol des femmes en temps de guerre et des formes violentes de hiérarchie entre les personnes, par exemple, s'apparentent à l'exploitation abusive de la terre sous d'autres formes. Vous reconnaissez-vous dans cette pensée qui traverse certains courants féministes? En somme, une nouvelle critique des relations entre l'humanité et la nature vous semble-t-elle pertinente?

C.A. : On parle beaucoup de la nature en voulant la protéger mais sans la comprendre vraiment. Selon moi, la nature ne contient pas de rapports égalitaires mais plutôt un équilibre, une interdépendance entre les organismes qui la composent. La nature est violente autant qu'elle peut être merveilleuse. Je crois, par contre, que sa violence n'est jamais gratuite: elle vient des nécessités biologiques entre les différents êtres vivants et non pas des jeux de pouvoir qui font notre violence à nous... D'après moi il ne faut pas mélanger les choses. Les rapports de force entre hommes et femmes ne me semblent pas du tout liés à la survie: ils sont tout à fait culturels et on a ensuite examiné tout ce qui se passait dans le monde naturel avec les yeux de cette culture-là.



Je nous considère, nous les humains, comme étant partie intégrante du vaste écosystème terrestre et j'ai tendance à être sensible à l'image de l'Amérindien qui rend hommage et respecte l'animal qu'il va sacrifier pour sa subsistance. Je ne cherche pas une utopie naturelle. La nature est, pour moi comme pour toute personne humaine, un immense bassin de ressources: on peut la contempler, on peut respecter autant que possible son évolution, mais on l'utilise quand même pour améliorer la qualité de la vie humaine qui *fait partie, elle aussi, de la nature*. L'utilise-t-on sagement? C'est la question qui me préoccupe davantage. Pour moi, la conservation à tout prix de tout ce qui existe actuellement n'a pas vraiment de sens, pas plus qu'un utopique retour à la vie « sauvage ». Des quantités d'organismes ont disparu de la terre au cours des âges, bien avant que l'humain n'en fasse partie.

I : Comment cette préoccupation d'améliorer la qualité de vie ressort-elle dans votre travail?

C.A. : Au cours de mes travaux en écologie forestière, par exemple, j'ai eu l'occasion de m'apercevoir que souvent la meilleure façon d'utiliser la nature est de laisser agir tous ses processus, tout au plus de les orienter, mais en connaissance de cause. À ce moment-là, respecter le fonctionnement de la nature c'est se respecter comme humanité qui en profite et qui en jouit. J'essaie de partager une vision très « paresseuse » de nos rapports avec la nature, sans nécessairement marcher sur la pointe des pieds tout le temps. Je trouve que la nature fonctionne tout à fait efficacement sans son et, dans beaucoup de cas, il vaut mieux exploiter les ressources qu'elle nous offre à son rythme et non modifier indûment les choses.

I : Parlez-nous un peu de ce que vous vivez vous-même en contact avec la nature.

C.A. : Je me perçois comme une « cueilleuse » plutôt que comme une « jardinière ». Je ne m'imagine pas fonder une ferme biologique : je préfère ramasser des baies sauvages dans le bois pour le plaisir

de m'écarter des sentiers battus ! Je respecte quand même la sensibilité des gens qui effectuent un « retour à la terre ». Je me dis que ça correspond peut-être à un besoin de dépouillement. Je serais plutôt en faveur de ce que Pierre Dansereau a qualifié d'« austérité joyeuse »: le plaisir de se sentir tout petit dans la nature, de se sentir partie intime de la nature... Je ressens un vrai plaisir à me promener dans la forêt la nuit, toute seule parmi les éléments: c'est une jouissance ambiguë de réaliser que je suis à la fois biologiquement vulnérable et consciente de tout ce qui se passe, un peu comme si une bactérie en train de dévorer une pêche se rendait compte tout à coup des dimensions de la pêche, de son action sur la pêche, etc. C'est fascinant. Je me sens très confortable dans ma « peau animale », sans pour autant refuser la part intellectuelle et culturelle de mon rapport avec « la nature ». Il est fascinant de voir comment chaque peuple, chaque culture a sa façon de voir son milieu naturel. Partout, on se recrée une « nature » et on n'a pas fini de découvrir, de définir nos rapports avec elle.

I : Colette Anseau, vous partez bientôt pour Madagascar. Vous travaillez à un projet de développement écologique avec des femmes artisanes, n'est-ce pas?

C.A. : En fait, je vais travailler à la fois avec des hommes et des femmes sur un projet de réaménagement technologique de la production de briques artisanales: une production qui fait partie de l'économie familiale. Je m'intéresse bien sûr aux impacts environnementaux du projet etc'est là mon domaine d'intervention essentiel, celui qui correspond à mon expertise professionnelle. Toutefois, je suis particulièrement sensible aux rapports entre les hommes et les femmes à l'intérieur de cette production artisanale. Je compte explorer avec les personnes concernées des moyens de rendre cette production plus efficace pour que le terrain se restaure plus facilement, et cela sans influencer de façon défavorable les rapports familiaux, surtout au détriment des femmes et des enfants. Je m'attache à mieux comprendre l'organisation des tâches à l'intérieur de la famille et l'impact des changements technologiques

sur elle : par exemple, une consœur, Lise Lafrance, me faisait observer que les hommes extraient l'argile, que les femmes cuisaient les briques et que les enfants les portaient au four. Si l'on transforme le rythme de cette production familiale et saisonnière pour la rendre renouvelable et permanente, que va-t-il advenir de l'éducation des enfants, du temps de travail des femmes? Il faut réfléchir longuement à tout cela, en particulier avec les femmes malgaches. Je compte davantage sur elles pour transmettre cette perception de l'écosystème et je veux savoir comment elles le vivent.

C.A. : On parle beaucoup de la nature en voulant la protéger mais sans la comprendre vraiment. Selon moi, la nature ne contient pas de rapports égalitaires mais plutôt un équilibre, une interdépendance entre les organismes qui la composent. La nature est violente autant qu'elle peut être merveilleuse. Je crois, par contre, que sa violence n'est jamais gratuite: elle vient des nécessités biologiques entre les différents êtres vivants et non pas des jeux de pouvoir qui font notre violence à nous...

Carnet à Arrique



Au Togo, une personne sur dix est atteinte d'un handicap moteur. Parmi ce nombre, beaucoup sont victimes de la poliomyélite. Le tricycle, qu'on se procure auprès de l'État, sert de véhicule aux personnes capables de les conduire soit avec les bras ou les jambes.

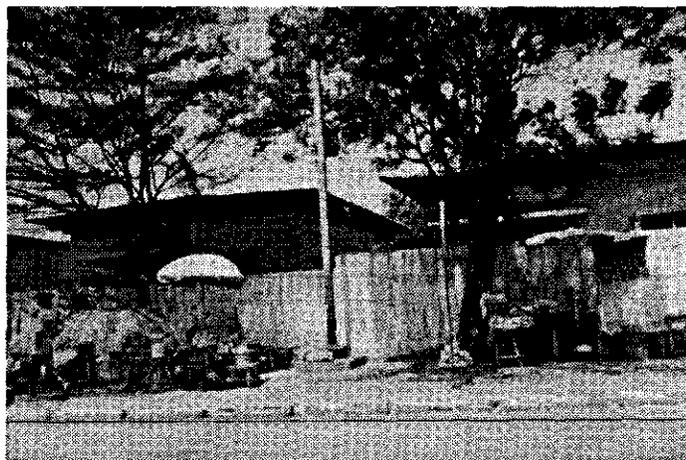


La marchandise pour la vente est étalée tout au long des rues : fruits, légumes, plats cuisinés, herbes médicinales, arachides, glace, vêtements, ameublements, tout y est.

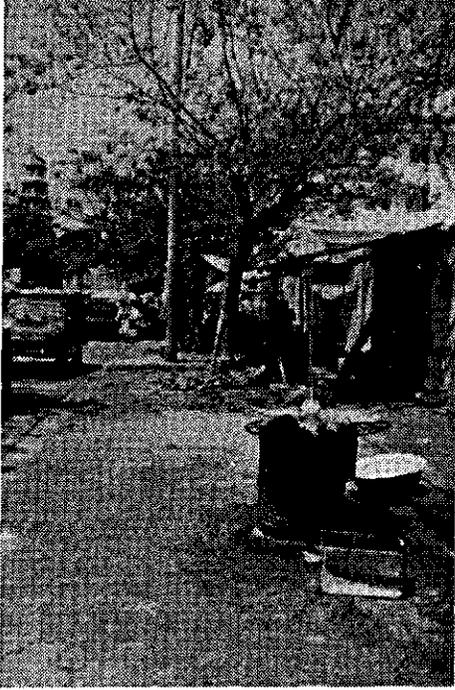
Carole TatlocR commente les photos qu'elle a prises lors d'un séjour au Togo à l'été 1996 dans le cadre d'une mission d'observation avec le Regroupement Africain.



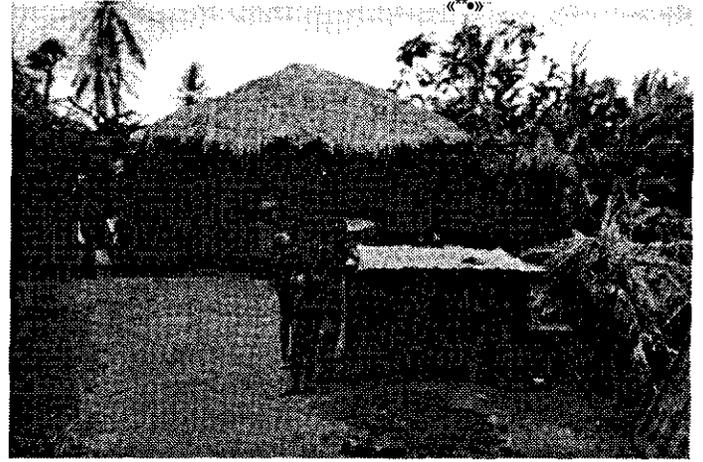
Malgré ses 50 km de plages de sable plantées de cocotiers, peu d'endroits sont propices à la baignade sécuritaire, le courant du golfe de Guinée étant redoutable. À la plage *Le Ramatou*, on peut faire du camping ou habiter une case.



C'est la vente de produits quotidiens de ce côté-ci de la clôture qui permet de se retirer de l'autre côté, du côté du privé, à l'abri des regards d'autrui sur sa misère que chaque famille considère comme étant unique.



Ce petit pays de quatre millions de personnes compte une quarantaine d'ethnies. Chez certaines, ce sont les hommes qui ont le privilège de faire cuire la viande et de la manger.



Le taux de fécondité varie de six à huit enfants par femme, selon la région. Avant l'âge d'un an, 92 enfants sur 1000 seront morts et 153 sur 1000 avant l'âge de cinq ans. L'enfant est considéré comme une main-d'oeuvre non négligeable : aller chercher l'eau, le bois, les herbes pour la sauce, surveiller les animaux. La violence physique est souvent utilisée à leur endroit.



Maisons construites en briques de terre façonnées à la main et séchées au soleil avec un toit de paille ou de tôle. Les abords des maisons sont dénudés pour éloigner les moustiques. À l'avant-plan et à côté de la maison, des tombeaux. Leur différence est liée à l'ordre hiérarchique qu'occupaient les personnes dans leur communauté.



Le bois, denrée inestimable pour les nombreuses heures requises pour la cuisson des aliments.



La Colombe, organisation féminine pour l'éducation et la promotion de la femme et de la jeune fille créée en 1990, offre du soutien à une femme qui héberge des jeunes filles qu'elle formera durant trois ans en couture grâce à un don hollandais de dix machines à coudre.



Calebasses et cauries, une troupe de marionnettistes, fait de l'éducation populaire autour de thèmes sociaux stratégiques. Ici, un médecin visite un village pour expliquer au chef traditionnel et aux autres personnes influentes comment prévenir le sida.



Sur l'ensemble du territoire du Togo, 15 % des routes sont bitumées. Cette rue transversale est en terre et va rejoindre la route bitumée qui longe le littoral. Pour vous rendre au Ghana, tournez à droite, vous y serez dans cinq minutes et si vous préférez le Bénin, tournez à gauche et roulez environ 45 minutes.



De la région de Kpalimé, région des plateaux, on peut voir le Ghana. On y retrouve le plus haut point du pays, le mont Agou. Région luxuriante où les bananiers côtoient les cacaotiers. Ananas, oranges, mandarines, mangues, avocats, café, maïs, goyaves, arachides, pamplemousses crient la richesse de ce coin de terre.

Les mythes de la déesse dans l'écologie

Isabelle Doutrelouas

L'avènement des problèmes écologiques et la montée de mouvements verts forcent la société à remettre en cause les rapports qu'elle a développés avec son environnement. Dans cet esprit, la philosophie écologique influence de plus en plus les différents mouvements sociaux. Le mouvement féministe n'échappe pas à cette règle.

Au moment où les catastrophes écologiques semblent s'accumuler, les écoféministes se tournent vers une sorte de mysticisme rêveur vouant à la terre un culte de déesse mère et nourricière. Telles sont du moins les constatations faites par l'auteure américaine Janet Biehl dans son article *La mythologie de la déesse dans l'écologie*, paru en 1994.

Au milieu des années 70, le culte de la déesse réapparaît dans les mouvements féministes et écoféministes qui le proposent souvent comme une source de spiritualité dans un monde technocratique et déshumanisé. Le culte de la déesse réfère à la spiritualité qui, dans le cas qui nous intéresse, peut signifier une sensibilité écologique à la terre ou encore avoir une signification carrément religieuse.

Le culte de la déesse permet aussi à plusieurs de redonner une dimension qualitative à la vie en société et de cultiver, surtout chez les écoféministes, une conscience écologique pacifique et « antihierarchique ». — Nos conditions de vie, nos besoins sociaux et communautaires expliquent souvent la fascination exercée par les différents mythes, dont celui de la déesse.

Dans son article, l'auteure nous met en garde contre les fondements et l'utilisation de ce culte. Selon elle, l'idéologie du culte de la déesse repose sur l'idée d'une société unie vivant essentiellement de l'agriculture. Elle s'appuie sur l'exemple des sociétés néolithiques de la préhistoire. Ces sociétés vivaient en harmonie avec la nature et constituaient une société égalitaire où les femmes occupaient un statut égal, voire même supérieur à celui des hommes. Cette situation aurait perduré jusqu'au moment de l'invasion des peuples nomades indo-européens, guerriers et chasseurs. Ces derniers auraient imposé un culte guerrier de même qu'un système hiérarchisé et patriarcal.

Les tenants de ce mythe estiment que les valeurs véhiculées par ces sociétés permettraient de rétablir l'harmonie avec la nature et ainsi, d'arrêter sa pollution progressive. Elles permettraient aussi de mettre fin à toute forme de domination, ce qui rendrait la société plus égalitaire.



Mais de quelle déesse s'agit-il ? On retrouve la déesse de la terre et la déesse de la nature, entre autres choses. Pour contourner le problème, les croyants du mythe de la déesse la nomment déesse de la nature. Ce concept englobe la nature non humaine que l'on utilise souvent lorsqu'on parle de l'art néolithique par exemple, et qui montre l'interrelation étroite entre l'homme et la nature.

Le culte de la déesse représente également le symbole d'un statut social favorable aux femmes, voire même un statut de domination. Il y aurait, semble-t-il, un lien entre le culte d'une divinité féminine et la solidarité entre femmes se répercutant sur leurs statuts.

L'auteure, Janet Biehl, conteste l'interprétation que font les tenants de l'idéologie du culte de la déesse. Premièrement, les sociétés néolithiques, de la vieille Europe, n'étaient pas homogènes. L'égalitarisme n'était pas le fait de toute l'Europe néolithique. Certaines de ces sociétés se composaient d'un ordre hiérarchique bien établi. D'autre part, il est reconnu que des sociétés nomades avaient pu évoluer, passant d'un type de société égalitaire vers un système de société plus hiérarchisé. Il en va de même pour le culte de la déesse. Les tenants de l'idéologie de la déesse de la terre passent sous silence le fait que l'adoration de la déesse de la terre soit la spécificité des sociétés indo-européennes ou de souche indo-européenne. Une société comme celle des Scythes aimant les expéditions guerrières, les richesses, etc., adoraient une déesse. Plus près de nous, les Grecs adoraient Gaïa et les Romains, Telia, etc.

Cp. que l'auteur reproche à cette approche, c'est la représentation d'une déesse comme divinité de la nature au sens du cosmos. Cette représentation illustre l'ordre universel et donc une forme d'or-

dre social. Il y a risque, selon l'auteure, que le concept religieux d'immanence serve à justifier n'importe quel ordre social et que celui-ci devienne immuable.

La seule façon de changer l'ordre social serait alors d'expulser la déesse. Cette critique en amène une autre, celle du droit à la dissidence qui serait remis en question par le besoin de consensus que suppose cette mythologie de l'unicité autour de la déesse.

Le culte de la déesse devient un instrument efficace de persuasion. En effet, il fait appel aux émotions, à l'intuition et à l'irra-

tionnel dans une société qui semble froide et impersonnelle quitte, pour cela, à n'avoir que peu de considération pour les faits historiques et scientifiques. Le vrai problème tient au fait que les tenants du mythe font passer leur vision de la réalité avant les données scientifiques et historiques. Ce faisant, ils réduisent la pensée à son plus petit dénominateur commun. Paradoxalement, cette attitude soutient l'idéologie de la société de consommation plutôt que de la combattre.

L'auteure fait donc appel à un sens des responsabilités de la part des écologistes et

des écoféministes afin de faire une analyse plus approfondie de la situation écologique. Elle lance également un appel aux mouvements de gauche pour les inciter à être plus réceptifs aux préoccupations sociales et humaines de la population.

Références

BIEHL, Janet (1994). « La mythologie de la déesse dans l'écologie », *Écologie politique*, n°9, p. 145-158.



La conscience écologique dans la création artistique : ce qu'en disent, ce qu'en font les femmes

Danielle Tremblay

Aujourd'hui, la « pensée écologique » emprunte plusieurs visages. Elle est utilisée dans la philosophie, dans l'économie de marché, dans les modes alimentaires et vestimentaires. Une démarche « écologique » peut relever des meilleures remises en question – en dénonçant l'exploitation des ressources du tiers-monde – autant qu'elle peut relever du pire purisme et même du terrorisme – en créant du chômage, de l'exclusion et un pouvoir autocrate au nom du « contrôle de la qualité ».

Je me souviens d'une histoire qui m'a complètement fascinée dans mon enfance : celle d'une jeune dame très comme il faut qui vivait, je crois, sur l'île de Vancouver, en Colombie-Britannique. Horrifiée par la vision d'une carrière de pierres désaffectée tout près de sa propriété, la dame avait entrepris de nourrir, de reflourir et de repeupler ce trou béant dans la terre. À force de patience, elle avait rassemblé des tonnes de ressources financières et humaines pour créer les célèbres et luxuriants Jardins Butchard au tout début des années 60. Ce conte exemplaire avait été ma première initiation à la conscience écologique. Petit à petit, le souvenir de ce conte avait aussi implanté chez moi l'idée qu'une vision large et une attention extrême aux processus vivants étaient toutes deux nécessaires pour créer une « beauté vivante » ; une beauté dont on pouvait jouir tout en la respectant. En fin de compte, je n'ai pas devenue jardinière, mais je cherche toujours dans mon quotidien – et chez les artistes dont j'apprécie le travail – les traces de cette création consciente qui passe par le vivant.

Aujourd'hui, la « pensée écologique » emprunte plusieurs visages. Elle est utilisée dans la philosophie, dans l'économie de marché, dans les modes alimentaires et vestimentaires. Une démarche « écologique » peut relever des meilleures remises en question – en dénonçant l'exploitation des ressources du tiers-monde – autant qu'elle peut relever du pire purisme et même du terrorisme – en créant du chômage, de l'exclusion et un pouvoir autocrate au nom du « contrôle de la qualité ».

Un fait demeure : au fil de lectures rigoureuses et passionnées, j'ai compris que la « conscience écologique » s'est d'abord alimentée à des mouvements sociaux et politiques beaucoup plus radicaux qui, dès le début du 19^e siècle, critiquaient les lois implicites de la société industrielle et visaient à les transformer. J'ai aussi découvert que les femmes ont beaucoup contribué au développement de la « pensée écologique ». Le développement d'une conscience féministe allait souvent de pair avec d'autres réflexions qui touchaient plus profondément les mécanismes du pouvoir : la guerre, la compréhension tronquée et la manipulation excessive de la nature et les rapports de force abusifs entre les sexes, les races, les personnes et les groupes culturels.

Ces réflexions embrassant le monde naturel et humain se retrouvent dans l'oeuvre militante, intellectuelle et artistique de la Russe Alexandra Kollontai, de l'Allemande Rosa Luxembourg ou de la Française George Sand, dans des contextes historiques passablement différents.

La création artistique contemporaine contient elle aussi ses propres dilemmes. Elle n'échappe pas plus que les autres activités aux contradictions de tout ce que notre

société conçoit et produit. Pour créer, ne doit-on pas tenter de saisir, de contrôler la matière et de la tourmenter jusqu'à un certain point ? Les outils qu'on utilise dans la création d'objets culturels sont-ils bénéfiques ou nocifs à l'environnement naturel et humain qui en est le berceau ? Comment vit-on le processus de création de toute oeuvre ; y sacrifie-t-on quelque chose du temps, de l'espace, des relations à soi-même et au monde ?

Ce sont de graves questions qui me touchent comme femme et comme artiste ; d'ailleurs, j'ai observé plusieurs préoccupations de cet ordre chez des femmes artistes qui m'inspirent à divers niveaux. Leurs oeuvres et leurs propos dégagent une sensibilité commune en trois points : un attachement à la complexité de la vie et des êtres vivants ; une profonde intuition de l'interdépendance entre sujet et objet dans l'acte de créer ; une conscience de l'ambiguïté entre nature et culture à l'intérieur comme à l'extérieur de soi. Selon moi, ces trois points construisent une certaine approche « écologique » de l'art en pensée comme en pratique.

Ici même au Québec et en Estrie, plusieurs peintres pratiquent la métaphore de la communion avec la nature sous ses différents aspects. Carole Bherer est particulièrement inspirée par les espaces marins : « Je cherche à montrer la vulnérabilité, l'immensité et, à la fois, la force omniprésente de l'eau comme source et continuation de vie. (...) Parallèlement, cette exploration correspond à la recherche d'une harmonie entre les aspects émotifs (*espaces bleus*) et les aspects rationnels (*présence humaine*) propres à mon intériorité. » L'artiste avait auparavant étudié les parallèles entre les formes architecturales « rationnelles » et les formes « biomorphiques » de la

nature sauvage qu'elle apparente davantage à la sensibilité des femmes. Ses plus récentes oeuvres plongent au coeur de l'eau à l'état microscopique : « l'explosion de la vie qui existe à l'intérieur de ces espaces est pour moi corrélative à une renaissance émotive. »

Marie-Louise Guillemette, dans sa récente exposition *Érotisme et origines*, montre le corps erotique comme une intimité fondue aux quatre éléments de la nature : Air, Terre, Eau et Feu. Ces éléments symbolisent les sensations, les fantasmes et les émotions qui s'y enchevêtrent.

D'autres artistes créent un monde imaginaire, une sorte d'« Eldorado » à partir du recyclage de matières vivantes et synthétiques. **Michèle Racine**, de North Hatley, réunit avec mille précautions des fleurs et des fruits amoureuxment sèches, souvent repeints ou vernis, à l'intérieur d'arrangements étonnants où le familier voisine l'exotique. L'art textile de **Louise Jamet**, de Knowlton, à partir de matériaux comme le bois, les tissus brodés et de minuscules objets du quotidien, revêt des significations plus politiques. Sa dernière exposition au Centre d'artistes de l'Université Bishop's témoignait de ce qui F a marquée

lors d'un voyage en Uruguay où elle a rencontré des femmes et des hommes qui cultivaient des ressources extraordinaires dans l'épreuve : « Une ancienne prison devenue centre de design, l'extermination complète des Indiens, la disparition du tatou, une rivière aux oiseaux de toutes les couleurs », autant de sources d'inspiration pour l'artiste, selon Pierrette Roy qui l'interviewait en octobre 95.

Hélène D'Arcy, d'abord dessinatrice et peintre, redécouvre depuis trois ans l'univers visuel de son enfance, plus particulièrement celui des travaux manuels domestiques : vêtements, tissus, retailles et objets récupérés pour le bricolage. Le mimétisme de ces techniques sur pellicule photographique a servi entre autres à l'exposition *La fierté de ma mère* au Musée Beaulne de Coaticook. Cette reconnaissance d'un travail créatif, d'un travail de femmes dans l'ombre de l'histoire n'est pas un phénomène nouveau.

Au milieu des années 70, une manifestation d'envergure, *Manifesto*, était née du mouvement féministe, radical et pluraliste lancé par une poignée d'artistes anglaises qui voulaient provoquer une réflexion sur les multiples contraintes qu'offrait le rôle

social des femmes, à la fois créateur et invisible, enraciné dans la nature et culturellement codé. Les participantes travaillaient toutes à très petite échelle, à partir des matériaux de leur vie de tous les jours et dans le temps dont elles disposaient. Elles échangeaient leurs oeuvres par correspondance pour une circulation constante d'images et d'émotions. Les beautés et les blessures attachées au « monde des femmes » et à son traitement contemporain : maternité, production domestique, service familial, y étaient représentées selon différentes visions de rêve, de cauchemar et d'ironie. L'initiative de ces femmes, loin de toute galerie d'art, a choqué leurs concitoyens et les mécènes du milieu. Leur histoire a prouvé que la création artistique ne peut devenir « écologique » que si l'on tient compte des conditions vécues par celles et ceux qui la pratiquent et qui l'inspirent. Question d'interdépendance, de complexité et d'ambiguïté vitales entre nature et culture. La musique et la danse offrent d'autres possibilités d'expression écologique aux femmes. Voilà la matière d'un prochain article.



Je me réjouis, au nom de toutes les femmes de la région de Sherbrooke, que le bulletin du Centre des femmes de l'Estric, *Informelles*, nous donne l'occasion de découvrir le dynamisme des femmes d'ici. Par leurs réflexions, leurs témoignages et leur compétence, elles influencent les courants de pensée qui préoccupent notre société.

Marie Malavoy
Députée de Sherbrooke

Êtes-vous « verte » ?

Non pas « verte » de peur mais plutôt « environnementalement verte ». Ce quiz sans prétention vous permettra de découvrir votre comportement face à l'environnement.

	Toujours	Parfois	Jamais
Quand cela est possible, utilisez-vous les transports en commun ?	<input type="checkbox"/>	D	D
Vérifiez-vous le système anti-pollution de votre automobile ?	<input type="checkbox"/>	D	D
Utilisez-vous des produits dits « biodégradables », c'est-à-dire qui se dégradent par l'action de bactéries, de lumière et d'eau sur une assez courte période ?	<input type="checkbox"/>	D	<input type="checkbox"/>
Lavez-vous à l'eau froide ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	D
Mettez-vous une brique ou autre chose dans le réservoir d'eau du cabinet de toilette pour réduire votre consommation d'eau ?	D	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Utilisez-vous des produits maison (eau et vinaigre) pour l'entretien ménager ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Compostez-vous tous vos déchets végétaux ? ²	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Recyclez-vous le verre, le papier et le métal ?	<input type="checkbox"/>	n	<input type="checkbox"/>
Au travail ou ailleurs, utilisez-vous votre propre tasse de café ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Quand vous faites vos courses, apportez-vous vos propres sacs à provision ?	<input type="checkbox"/>	D	<input type="checkbox"/>
Achetez-vous des produits en vrac ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour vos lunch ou pour un pique-nique, utilisez-vous des contenants réutilisables plutôt que des sacs de plastique ou de la pellicule plastique ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	n
Récupérez-vous vos sacs d'épicerie ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Conservez-vous vos déchets dangereux (piles, restes de peinture) pour en disposer lors de collectes spéciales ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
En été, arrosez-vous votre pelouse ?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	D

- Les réponses de la première colonne vous donnent 2 points chacune, celles de la deuxième vous en donnent 1 et si vous avez coché les réponses de la troisième colonne vous ne vous méritez aucun point.
- Si vous obtenez plus de 24 points vous êtes très « verte », vous êtes même une environmentaliste « pure et dure ». Vous ne devez pas être toujours facile à vivre.
- Si vous obtenez de 12 à 23 points vous êtes une environmentaliste modérée. Par ailleurs, si vous obtenez un total de 12 points ou moins vous n'êtes absolument pas préoccupée par l'environnement.

1. Le système anti-pollution installé sur les voitures permet de diminuer la quantité de monoxyde de carbone émise par les moteurs à explosion.

2. Le compostage, un procédé de fermentation biologique, permet de transformer les déchets végétaux en engrais.

Pour celles qui n'ont pas renouvelé leur membership ou pour celles qui aimeraient devenir membre pour l'année 1997, vous n'avez qu'à remplir ce coupon et le retourner à l'adresse ci-dessous.

Pour ceux et celles qui voudraient simplement s'abonner à *Informelles* vous n'avez qu'à remplir ce coupon et le retourner à l'adresse ci-dessous.

Je désire devenir membre du CFE (1997) : 10\$

Je désire m'abonner à *Informelles* : 6\$

Nom

Adresse

.....

.....

Téléphone



Centre des femmes de l'Estrie

C.P. 141, succursale Place de la Cité,
Sherbrooke (Québec)
J1H5H8

**Cette publication n aurait pas été possible
sans la collaboration de
la Faculté des lettres et sciences humaines
de l Université de Sherbrooke.**

**Des remerciements particuliers au doyen Normand Wener cfui,
sans hésitation, a toujours encouragé notre projet.**